

FABIEN
TRUONG

Routines



La paisible ville de Cléricourt est le théâtre d'un étrange événement. Un certain « serviteur » sévit sur la toile et notamment sur X. Il revendique une série de meurtres dont les autorités alarmées peinent à retrouver la trace. Qui est-il ? Un fou ? Un terroriste ? Un lanceur d'alerte ?

Les jours passent et le pays entre en ébullition, tandis qu'à Cléricourt, on cherche, on juge, on s'aime, on se perd.

Dans ce roman sur les faux-semblants, Fabien Truong nous livre une fresque sociale qui est aussi un vibrant manifeste pour une cause menacée par nos routines.

Fabien Truong est l'auteur d'un récit remarqué, *La taille des arbres* (prix Amerigo-Vespucci 2022). *Routines* est son premier roman.

Du même auteur

Des capuches et des hommes, Buchet-Chastel, 2013. Prix de l'écrit social 2014.

Jeunesses françaises, La Découverte, 2015 ; La Découverte poche, 2022.

Loyautés radicales, La Découverte, 2017.

La Taille des arbres, Rivages, 2022 ; Rivages poche, 2024. Prix Amerigo-Vespucci 2022.

Fabien Truong

ROUTINES

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Cet ouvrage est publié
avec l'aimable collaboration de l'agence Catherine Nabokov.

Couverture : © Raymond Depardon / Magnum Photos.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024

ISBN : 978-2-7436-6281-3

À ces bouts de quelque chose,

après la pluie,

souffle chaud sur Oscar, Félix, fortes pousses vertes

AVANT, APRÈS

Une seconde avant, une seconde après. Il y avait des instants jetés comme ça, qui fusaient pour mieux s'enfuir. Ils passaient, s'engouffraient dans les brèches. Trop tôt, trop tard. Jamais on ne saisissait leur vérité.

Pourtant, on savait. Qu'ils avaient brûlé la peau, qu'ils continueraient à courir et qu'ils reviendraient frapper à la porte. Alors on enveloppait leurs souvenirs en espérant les apprivoiser. On se disait qu'on apprendrait à en faire des histoires, qu'on les polirait jusqu'à obtenir des bornes, fières et rutilantes.

Puis on taisait la peine, on recouvrait l'amertume. On oubliait le noir de la souffrance. Les totems et les silences finissaient par l'emporter, sapaient les bases du doute. C'était la loi élémentaire. Celle qui permettait au monde d'être le monde. Celle qui nous condamnait à tourner autour du pot.

Tibor savait aussi tout cela.

Il acceptait la sentence en regardant perler les gouttes de sang sur le béton lissé. Une à une, elles s'extirpaient du corps fraîchement mutilé qui lui faisait face, accélérant leur descente sous l'effet mécanique de la pesanteur. Bientôt, elles fouetteraient le sol. Effusions tachetées, rafales de rouge, débit monstre.

Tibor regardait la vie s'échapper en flux continu, se répandre dans le huis clos de l'entrepôt. Bientôt, elle ne serait plus rien qu'une flaque écarlate, un reflet dense sous le halo douteux des néons vieillissants. Il soupira, comme pour expurger le gris d'une situation pourtant limpide : il nageait dans la merde.

Une seconde avant. Tibor n'avait pas hésité. Il avait tué. Sectionné d'un coup résolu. Il n'avait pas grand-chose à en dire. La morale à papa et les grandes théories ne pouvaient rien contre la cascade des événements. Il aurait pu crier, pleurer peut-être. De rage comme de honte.

Une seconde après. Tibor s'empressa d'effacer les marques, les traces. Sentant ses jambes ployer, il inspira l'odeur de la mort pour y trouver le courage nécessaire : ne pas flancher, suivre le cours branlant des opérations, se débarrasser de l'amas de chair affalé.

Tibor posa son couteau sur la grande table en inox. Ses deux bras ne seraient pas de trop pour traîner ce corps qui devait désormais disparaître. Il fallait faire place nette et il avait un plan. Personne ne retrouverait le macchabée sous sa forme actuelle. Ne pas oublier le couteau sur la table.

Une fois la pièce vidée des encombrants, Tibor déroula le tuyau vert raccordé à droite de la sortie de secours. Il ouvrit la vanne de service jusqu'à sentir l'arrivée d'une pression froide et rassurante. Il noya le parterre, arrosa ses aspérités à grandes eaux. Le sol craquelé absorbait les flaques, aspirait le liquide, usant d'une capacité de rétention insoupçonnée.

Tibor constatait : le sang ne tirait vers le pourpre que lorsqu'il était maintenu en circuit fermé. Libéré de sa gangue, il épousait tout un éventail de nuances, denses et surprenantes. Sous les flots orchestrés par le jet, le rouge s'éparpillait. Amarante, incarnadin, incarnat, rose, beige, crème ; l'écoulement des eaux accomplissait sa tâche. Tibor s'en remettait au travail implacable de la physique et de la chimie. Bientôt, la pièce exhiberait une neutralité convaincante et, dans moins d'une heure, tout serait sec. On pourrait alors l'affirmer : il ne s'était ici rien passé.

Dehors, le soleil de novembre peinait à percer les nuages doucereux. Dans l'habitable protecteur de sa Golf, Tibor haletait comme un chien assoiffé : il devait se reprendre, boire un peu sans aucun doute. Il se gorgea d'un air encore humide, puis expira – trois fois, peut-être quatre, acceptant de remettre la valse des sentiments à plus tard. C'en était terminé mais il ne pouvait se résoudre à tourner la clef du contact.

À défaut de jouir de la brillance du neuf ou du silence d'un moteur électrique, Tibor avait opté pour l'occasion, *deutsche Qualität*. Bien lui en avait pris ; sa titine ne l'avait jamais trahi. Printemps, été, automne, hiver : elle était son caisson toute saison. Elle passait les contrôles techniques, engloutissait les kilomètres. Mais, là, tourner la clef semblait absurde. Comment rouler, faire comme si rien n'avait été perdu ? Il fixait la structure en tôle galvanisée qui l'avait soustrait à la lumière naturelle pendant près de six heures, le regard troublé par le filtre antireflet du pare-brise. La départementale était la seule voie empruntable pour déguerpir.

De l'extérieur, l'entrepôt se fondait dans la masse environnante. Il émergeait telle une parenthèse, entre les hectares de betteraves sucrières et les kilomètres linéaires de tournesols linoléiques. Ce bâtiment n'intéressait personne. Il avait été conçu pour être oublié.

Tibor caressa le haut du volant. Sa surface collante en simili-cuir offrait juste ce qu'il fallait d'adhérence à ses doigts moites pour susciter l'envie de reprendre la main. Il ferma les yeux. Malgré le voile incolore que ses paupières imprimaient sur ses pupilles, il revoyait ses gestes à l'intérieur de l'entrepôt. Affreusement précis, quand il y pensait.

Tibor n'avait pas une très haute opinion de lui-même, la faute sans doute à ses six années à l'université qui l'avaient ballotté de semi-succès en demi-échecs. Il disposait néanmoins de quelques certitudes et savait qu'il

n'avait pas mérité ce qu'il venait d'accomplir. Il avait un bon fond. C'était un gars sûr. Il ne la ramenait pas. Il était arrangeant aussi, une qualité célébrée à Cléricourt.

Depuis l'école primaire, on l'avait décrété digne de confiance. Chaque année, il avait été élu délégué de classe sans jamais rien briguer. On le savait à l'écoute des camarades : un peu trop bon, loin d'être un con. Tibor avait su accueillir le plébiscite, embrassant la fonction jusqu'à défendre les déglingués qui squattaient les derniers rangs avant le conseil de discipline.

L'art de la conciliation et la défense des causes perdues étaient peu à peu devenus une marque de fabrique dont les copains abusaient quand poignait un désaccord. Tibor, c'était connu, arrondissait les angles. On attendait de lui qu'il sache trouver les bonnes manières, la porte de sortie. Mais, sur le parking, face à l'entrepôt, il n'arrivait pas à s'arranger avec ce qu'il imaginait être sa conscience. Il ne se trouvait aucune circonstance atténuante. Le verdict des faits ne souffrait aucune contestation possible. Meurtre avec préméditation.

Tibor contemplait ses mains asséchées par la javel, toujours pressées contre le volant. Le jambon-beurre avalé à cinq heures du matin portait sur l'estomac et laissait poindre un haut-le-cœur qu'il refrénait depuis quelques heures. Il gérait la descente. Conduire restait au-dessus de ses forces. Rien n'était pourtant plus banal que le vrombissement d'un moteur à Cléricourt : partir à l'usine, aller à l'entraînement, s'arrêter chez les potes,

passer à l'hypermarché. Les journées filaient au rythme des pleins de diesel et redémarrèrent au même point de départ : 45, rue des Roseraies, au pavillon des jours heureux, dans la douceur d'un nid acheté à crédit.

Deux ans déjà. L'équilibre vacillait.

Il considéra avec circonspection l'intérieur capitonné de la titine. Ses tergiversations risquaient de lui donner un air louche. Il vérifia qu'il n'était pas sur la réserve, puis tourna la clef à fond. La Golf bleu métal ronronna. Vite, rejoindre Coralie.

Place des Hauts-Marronniers. L'arrêt était obligatoire depuis que la municipalité avait transformé le bourg en zone piétonne. L'idée consistait à sauver l'âme commerçante de la ville. Préserver les boutiques des dynasties de notables qui croyaient encore régner sur Cléricourt en remplaçant l'asphalte par des pavés à l'ancienne : le programme n'avait pas pris. Le parking du centre-ville était vide. Aucune rénovation ne pouvait lutter contre la zone d'activité commerciale.

Le petit peuple de Cléricourt snobait ses nouvelles rues historiques, préférant s'engager dans les ronds-points périphériques. À six kilomètres de là, un goudron impeccable desservait des magasins franchisés aux enseignes incertaines. Les ouvertures succédaient aux faillites et la zone commerciale s'était implantée sur ce rythme

bancal, voguant sur une succession ininterrompue de malentendus. Le glissement avait été progressif mais inexorable. La zone avait fini par réussir là où chaque maire avait échoué en soixante années d'alternance politique : elle était devenue le chaînon manquant entre les tours du Bois-Vert et les bâtisses du centre-ville.

Sans vraiment croire aux promesses d'une vie à moindre coût, l'agglomération tout entière convergeait vers son hypermarché central. Soixante mille références produits réparties sur trois kilomètres carrés pour écouler son salaire. Tête la première, perclus de vagues d'excitation perplexe, sans discussion sur les goûts et les couleurs qui séparaient les Caddies, traçaient des catégories.

Tibor observait les grandes manières et les petites variations. La lutte des classes n'avait jamais cessé, elle avait juste migré entre les lignes des tickets de caisse. Il tentait de comprendre : le merdier sous cellophane, la contrainte budgétaire, la logique des préférences alimentaires. Il avait ses convictions, qu'il aurait pu étayer avec quelques arguments savants.

C'est qu'il en avalait, de la philosophie qui s'attaquait au grand capital et de la sociologie qui enquêtait sur les maux du siècle, des théories qui analysaient le tout et disséquaient les parties. Tibor enquillait les pages, s'enfilait les mots des autres à la pelle. À la banalité d'un quotidien aux moyens limités, il préférait les grandes architectures de l'esprit et la tournure des phrases bien faites. Alors, entre les murs de l'hypermarché,

il *shoppait* sans grande affection. Les rangées de produits défilaient tandis qu'il imaginait ce que lui raconteraient les livres qu'après, il dévorerait.

Dans les allées numérotées, Tibor déviait le moins possible des itinéraires balisés, se raccrochant aux mêmes achats agréables vendus à prix raisonnable. Il évitait de se frotter aux conversations empestant la nostalgie et avait remarqué la ruse ridicule des frustrations relatives. Les mieux dotés avaient la virulence chevillée au corps. Ils étaient les seuls à vouloir en découdre et monopolisaient l'espace avec l'aplomb des vainqueurs.

Depuis que le centre-ville était maintenu sous respiration artificielle, ils avaient de quoi se plaindre. Privés d'un accès direct à la pharmacie Defougerolles et à la pâtisserie Leblanc et Fils, ils invoquaient un bon vieux temps couleur pétrole que personne n'avait connu. Et ils répétaient : le commerce est une stratégie de passages permanents, pas une affaire de promenade. Tout le monde savait cela.

Tibor abhorrait leurs diagnostics ânonnés le samedi matin devant l'étal du père Sifaoui. Au marché du Temple, la queue était suffisamment longue pour que les clients en mocassins du vieil Algérien aient le temps de se tirer la bourre, certains de la valeur de leurs angoisses. Sifaoui accueillait les jérémiades et caressait dans le sens du poil commercial, offrant toujours une botte de persil plat ou, pour celles et ceux qui, comme Tibor, préféraient les senteurs orientales aux recettes du terroir, une poignée de coriandre.

Sifaoui aimait siffloter en commentant l'humeur du soleil. Son flegme forçait le respect. Il portait l'amour du travail bien fait sur un visage buriné qui résistait aux nitrates et à une arthrose de plus en plus visible. Il choisissait ses légumes à l'expérience, ce qui suffisait à les rendre exceptionnels. Goûtus remèdes à la mélancolie ambiante, garantis sans pesticides, ils ressemblaient une cinquantaine d'irréductibles.

Poivrons, choux-raves et tomates cerises ne penchaient vers aucun bord politique, mais Tibor avait choisi son camp chez Sifaoui : il conchiait les polos bleu ciel et les pantalons à pinces. Et plus les droitards tenaient la place des Hauts-Marronniers pour responsable des malheurs de la ville, plus Tibor appréciait la désertification du parking central sur laquelle il garaît chaque jour la titine, avant de filer vers la médiathèque.

Deux ans que Tibor profitait du silence et du désintérêt que suscitait sa salle de lecture pour s'y établir après le déjeuner durant quelques heures appliquées. Juste après un passage par la maison de la presse tenue par Rosa Maria João. Sans jamais faillir, il payait *L'Équipe* en petite monnaie, dans un rituel qui voyait le cliquetis de ses pièces jaunes répondre à l'accent portugais de la matrone.

Cet échange codifié inscrivait ses journées dans un calendrier fait d'événements sportifs et de considérations tactiques. Le rythme attendu des grandes compétitions

internationales avait quelque chose de rassurant. La finale de la *Champions League* annonçait Roland-Garros qui précédait le tour de France qui, tous les quatre ans, menait vers une Coupe du monde. Demain irait un peu mieux qu'aujourd'hui et si le jour tournait court, il y aurait une prochaine saison. C'est que le temps comptait. Rosa Maria João était formelle : deux années qu'elle annonçait à Tibor sa retraite pour le prochain trimestre. Elle se reposerait bientôt là où elle était née, il y avait soixante-six ans, sous les embruns de Nazaré.

Tibor n'allait pourtant pas discuter inflation ou insécurité cet après-midi avec Rosa Maria. Pour la première fois depuis son retour à Cléricourt, il s'apprêtait à la zapper. Dans son empressement à quitter la place des Hauts-Marronniers, il oublia : le match de la veille, l'édito du jour, les pièces jaunes. Il quitta sa Golf en pensant uniquement à Coralie.

Un regard furtif dans le rétroviseur avant droit confirma ce qu'il savait déjà : il arborait la gueule des journées compliquées. D'un pas frêle mais décidé, il fila vers la médiathèque.

Ne plus penser à l'entrepôt, soigner ses mains coupables.

Accepter que le futur parte à la poubelle pour se caler sur le présent.

Et ne pas en rester là.

Mercredi

Une seconde avant, une seconde après. Les portes automatiques de la médiathèque Flora-Tristan détectaient les effluves de chaleur au centimètre près. Elles coulissèrent prestement, se réglant sur le rythme des pas pressés de Tibor qui monta au premier étage pour y retrouver une Coralie affairée.

On était mercredi en début d'après-midi ; le seul moment de la semaine où la médiathèque faisait carton plein. Pour le reste, Flora-Tristan était une terre en jachère parsemée de quelques retraités, toujours les mêmes, qui, paraissait-il, coûtait une blinde au contribuable. Il faut dire que, depuis que Coralie gérait les acquisitions, les étagères se remplissaient. Deux ans que Cléricourt avait bon goût littéraire, même si le commun des administrés n'en savait pas grand-chose.

Tout cela pouvait changer. Le mercredi était la journée des enfants, celle où Coralie rayonnait. À mi-semaine, après avoir longé la rocade du centre commercial pendant près de trois kilomètres, deux bus